Document generated on 05/07/2024 10:59 a.m.

Vie des Arts

Vie des arts

Errata

Number 25, Winter 1961–1962

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55178ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this document

(1961). Errata. *Vie des Arts*, (25), 53–53.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

que chez la yougoslave France Veher, soit qu'il y aborde les thèses marxistes du hongrois Lukacs, ou celles des roumains L. Rusu et Tudor Vianu. Pour la Tchécoslovaquie Bayer retient les recherches de M. Novak, Hostinsky et Svoboda, tandis qu'il considère celles de Roman Ingarden pour la Pologne, celles enfin de Lou Siun et de Tsai Yi (Nouvelle Esthétique) pour la Chine. En ce qui concerne la Russie il semble que l'auteur ait éprouvé plus de difficultés à réunir les éléments qui lui eussent permis d'accomplir la synthèse de ses voeux.

Rien, en conclusion, n'est plus certain que ceci : aborder objectivement ce qui par sa nature, déroute et s'éparpille aux quatre coins du monde comme un chaos de théories, constitue une gageure. Le Pr. Bayer s'est parfaitement acquitté de la tâche et nous laisse le témoignage, particulièrement vivant, d'une discipline à laquelle il a consacré sa vie. **Henri Jones**

Le Front de l'Art.

Un livre de coulisses sur l'art plastique, ce qui est plutôt rare : « Le Front de l'Art » (Plon, 1961, 262 pages) nous révèle l'histoire de ceux qui ont voulu organiser diplomatiquement et clandestinement la sauvegarde, et aussi établir le contrôle, des oeuvres d'art confisquées aux dépens des musées nationaux français pendant l'occupation nazie. Plusieurs des grands chefs-d'oeuvre avaient été évacués et mis à l'abri dans des châteaux éloignés, dont *La Joconde, La Belle Ferronière,* la *Vénus* de Milo, la *Victoire de Samothrace,* les *Esclaves* de Michel-Ange, la *Résurrection de Lazare* de Rubens, et l'*Agneau mystique* de Van Eyck. Rose Valland, qui a participé activement à ces sauvetages souvent dramatiques, insiste sur les dangers représentés beaucoup plus par Goebbels et Goering que par les bombardements : les nazis en effet avaient organisé une vaste confiscation, sous prétexte de réintégration géographique des oeuvres de provenance, d'inspiration, ou de... destination allemandes. Document passionnant, illustré de 73 photographies.

Chagall: Ma Vie.

Chagall possède un art original et unique, dont sa vie nous livre le secret, du moins en partie. Dans « *Ma Vie* » (Sélection Stock, 1957, 260 pages), Marc Chagall nous raconte les 35 premières années de sa vie, les cauchemars d'un enfant hyper-sensible, les luttes de sa jeunesse rêveuse, ses crises de jeune homme : la magie même de son dessin se retrouve dans son écriture, et ces pages déroutantes possèdent les grandes qualités de la meilleure littérature orientale. L'écrivain se dépersonnalise en quelque sorte, et se voit comme il voit les autres, comme il voit les choses. Et le texte s'anime d'excellentes reproductions de 31 dessins et de 14 eaux-fortes.

Chagall est poète, et nous entretient au début du livre des étoiles de son enfance : « Ce sont mes étoiles, mes douces; elles m'accompagnent à l'école et m'attendent dans la rue jusqu'à ce que je revienne. Pauvres, excusez-moi. Je vous ai laissées seules sur une hauteur si vertigineuse ». Cette participation instinctive au cosmique trouve à l'occasion des résonnances étranges : « Il ne faut pas pleurer sur les tombes. Il ne faut pas s'allonger sur les tombes d'enfants. » Ce grand artiste a souffert d'une cruelle gêne, d'une timidité excessive et d'une vague hantise de la catastrophe : « Mais mon visage est trop doux. Il me manque une voix retentissante. Je suis désespéré ». Lucidité insoutenable d'une âme exilée et douloureuse, sensibilité exacerbée : « Ni la Russie impériale ni la Russie des Soviets n'ont besoin de moi. Je leur suis incompréhensible, étranger. Je suis certain que Rembrandt m'aime... Et peut-être l'Europe m'aimera et, avec elle, ma Russie... »

Le Poème électronique Le Corbusier

On a dit bien du mal de la mécanique : mais elle n'est sans doute pas responsable du mauvais usage que son mauvais dresseur en fait. La machine est un outil, donc un prolongement de la main humaine, et comme telle possède des implications poétiques virtuelles. Le Corbusier, grand architecte, le sait depuis quarante ans qu'il jongle avec le béton et l'acier pour dégager le lyrisme de ces matériaux et de leurs techniques. « *Le Poème électronique* » Le Corbusier-Varèse, conçu et réalisé avec la Maison Philips pour l'Exposition mondiale de Bruxelles, témoigne à la fois d'un acte de foi éclatant dans l'art d'avant-garde, et d'un essai de synthèse significatif dans l'expression artistique contemporaine.

Immense symphonie dynamique de sons, d'images, de couleurs, de rythmes, il en résulte des espaces nouveaux et inédits, des « jeux électroniques » où le montage cinématographique (images, éclairages, couleurs) et la composition musicale (électronique) charpentent un phénomène neuf possédant quelque chose de rituel : d'ailleurs l'immense tente « parabolique-hyperbolique » de Le Corbusier n'est pas sans évoquer un temple grandiose, insolite mais indiscutablement envoûtant, dont les trois pointes audacieuses et les courbures extraordinairement modulées relèvent de la sculpture monumentale la plus valable.

On a parlé de « matérialisation de la fantaisie architecturale la plus spectaculaire » à propos de la superbe structure de béton du Pavillon Philips, due en grande partie à Xenakis, assistant de Le Corbusier. Et à propos de la musique de Varèse, on peut parler littéralement de « musique spatiale dynamique » puisqu'en effet cette musique se déplace sur neuf trajectoires et trois pistes différentes qui s'opposent, se croisent, se livrent à une gymnastique parfois acrobatique tout le long des parois et à l'intérieur de cette incroyable cathédrale son-image. « *Le Poème électronique* » a nécessité la collaboration de milliers d'hommes, allant du simple manoeuvre au génial artiste en passant par l'équipe de savants techniciens, dont ceux qui ont conçu et réalisé l'automation de toutes ces composantes vertigineuses. Les *Editions de Minuit* (Paris) ont publié un magnifique livre qui joint à l'excellent document photographique et graphique, des écrits de toute première importance pour la compréhension de l'esthétique nouvelle, se profilant de plus en plus nettement en marge de l'art actuel, le nôtre.

(Ces trois livres sont distribués à Montréal par Fomac.)

Dali

Pour demeurer dans la même veine surréaliste, voyons le plus grand excentrique de ce cénacle qu'on prend parfois pour un cirque : Dali, sur qui on a beaucoup dit, du meilleur et du pire, et comme toujours le drôle d'espagnol nous sert copieusement de son MOI majuscule et grandiloquent. Dali a écrit une douzaine de livres fortement épicés, teintés d'une psychanalyse scandaleuse, et il a publié son propre journal, Dali-News; il s'est livré impudemment dans les reportages et entrevues : ses « causeries » en costume de scaphandrier ou autres mises en scène semblables ne touchent qu'un public restreint, comme celui de ses incroyables vernissages.

Le tout récent « Dali » de Fleur Cowles (Julliard, Paris, 1961, distribution Fomac, Montréal), est une bonne vulgarisation de ce génial saltimbanque, imprévisible exhibitionniste, macabre portraitiste, tapageur publiciste, anarchiste impénitent, etc. Dali a créé livrets, décors et costumes pour ballets fantastiques, bijoux mirobolants, films incroyables (avec Bunuel). Dali prend Picasso pour un amateur, Freud pour un génie possible, et Gala pour une femme qu'on enlève à Eluard en 1929, qu'on marie civilement en 1935, et qu'on épouse religieusement en 1958. En même temps, Dali décide d'assumer l'héritage du mystique espagnol chrétien Jean de la Croix : il nous étonnera toujours, car telle est, semble-t-il, la mission qu'il s'est donnée. **L'Estoc**

ERRATA. Nous nous excusons auprès de nos lecteurs des erreurs. Page 25, il faut lire — Ci-dessus : Marcel BARBEAU. Montréal, 1925. Atelier de la *ruelle.* 1945. *Huile.*
Ci-dessous : Marcelle FERRON. Louiseville (Québec), 1924. Huile. 1957.

L'article « HÉRITAGE DE FRANCE » est de Gérard MORRISSET.